

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres





# OEUVRES

DRAMATIQUES

## DE F. SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE SUR SCHILLER.

TOME V.



A PARIS,  
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,  
AU PALAIS-ROYAL.

---

M. DCCG. XXI.















réelle; cependant il sait fort bien qu'il ne se livre qu'à un simple jeu; il est averti, par son sens intime, qu'il ne s'agit que d'un songe; quand il rentrera du théâtre dans le monde réel, il sera encore environné de toutes les circonstances qui le pressent, il sera leur proie comme auparavant; elles sont demeurées les mêmes, et il n'y a rien de changé en lui; il a seulement joui, pendant un instant, d'une impression agréable qui s'évanouit au réveil.

Ainsi, s'il ne s'agissait que d'une illusion passagère, une apparence de vérité, ou cette vraisemblance que les hommes substituent volontiers à la vérité, seraient suffisantes.

Mais l'art véritable n'a pas pour seul but une illusion passagère; il ne veut pas seulement affranchir l'homme pendant un rêve d'un instant, il veut même l'affranchir réellement et en effet; il doit éveiller, employer et former en lui une force nouvelle; il doit placer devant lui, comme un objet visible, ce monde de l'intelligence qui pesait sur lui comme une matière brute, qui l'opprimait comme une force aveugle; il doit en faire la libre création de notre esprit, et soumettre la matière aux idées.



la libre production de notre esprit de création ; il n'accomplira point l'action bienfaisante de l'art qui consiste à nous affranchir des bornes du réel. Elle est vraie, mais elle est triste, l'harmonie qui s'établit entre nous et un tel poète ou un tel artiste ; lorsque nous voyons l'art, qui devait nous délivrer des entraves de la réalité nous y placer lui-même péniblement. Mais celui, au contraire, à qui est échue en partage l'imagination, mais sans le caractère et le sentiment, ne s'inquiétera pas de la vérité, il se jouera seulement du monde matériel, il cherchera à étonner par des combinaisons bizarres et fantastiques, et comme son fait n'est qu'apparence et nuage, il pourra, à la vérité, divertir un instant, mais ne pourra rien fonder ni construire sur le sentiment. Sa frivolité, pas plus que la vérité de l'autre, n'a rien de poétique. Faire succéder des formes fantastiques arbitrairement l'une à l'autre, ce n'est pas plus atteindre l'idéal, que reproduire la réalité en copiant n'est représenter la nature. Les deux conditions sont si peu contradictoires, qu'on pourrait bien plutôt les confondre en une seule. Au fait, l'art véritable abandonne entièrement



de convention, que dérivant des principes même de la tragédie; mais ce que communément l'on désire de la poésie, et spécialement de la poésie dramatique, c'est l'illusion qui, à la supposer possible, ne serait jamais qu'un misérable escamotage. Toutes les circonstances extérieures de la représentation théâtrale s'opposent à cette idée; tout y est seulement symbole de la réalité; le jour du théâtre est artificiel; l'architecture n'y est que figurée; le discours poétique est idéal; l'action seule doit ordinairement être réelle, et cette circonstance particulière a vicié l'ensemble. C'est ainsi que les Français, qui se sont entièrement mépris sur l'esprit des anciens, ont introduit sur le théâtre une unité de temps et de lieu tout-à-fait artificielle et vulgaire, comme s'il y avait un autre lieu qu'un espace purement idéal et un autre temps que le progrès continu de l'action.

L'introduction du discours métrique est déjà un grand pas vers la tragédie poétique. Que quelques essais lyriques s'établissent heureusement sur le théâtre, et la poésie; par sa propre force, dans une seule victoire en aura remporté plusieurs sur les préjugés dominans. Mais ce-















le langage du poëme, et par-là à donner plus d'énergie à la puissance de l'expression. Le Chœur prescrit à l'auteur tragique cette sublimité de ton qui remplit l'oreille, qui attache l'esprit et qui agrandit le sentiment : il devient nécessaire de donner aux figures un aspect colossal, d'élever les personnages sur le cothurne, et de présenter tout le tableau avec une grandeur tragique. Supprimez le Chœur, et le langage de la tragédie s'abaissera sur-le-champ, ou bien ce qui semblait grand et fort paraîtra contraint et exagéré. Le Chœur antique, introduit dans la tragédie française, la ferait paraître dans toute sa misère et l'anéantirait, tandis que dans la tragédie de Shakspeare, il en ferait ressortir la vraie signification. Autant le Chœur apporte de vie dans le discours, autant il met de calme dans l'action, mais de ce calme noble et élevé qui doit être le caractère des beaux ouvrages de l'art ; car le sentiment du spectateur, au milieu des plus vives émotions, doit conserver sa liberté ; il ne doit pas être la proie des impressions qu'il reçoit ; il faut qu'au contraire il puisse toujours se séparer distinctement de ce qu'il éprouve. Ce que la critique

































plus accompli, que la mère et ses fils? N'est-ce point là ce que la vie a de plus élevé, de plus beau, de plus achevé? L'église elle-même, la sainte église place-t-elle, sur le trône des cieux, quelque chose de plus beau? L'art lui-même, divinement inspiré, offre-t-il une image plus sublime, que la mère et son fils?

## SECOND CHOEUR.

Elle voit, avec contentement, sortir de sa tige un arbre magnifique, dont les rejetons renaîtront éternellement. Elle a enfanté une race qui durera autant que le soleil, et dont le nom ira à travers les siècles. Les peuples se dispersent; les noms se perdent; le sombre oubli étend la nuit de ses ailes sur toutes les familles. Mais le front altier des princes brille d'un éternel éclat, et l'aurore les salue de ses rayons, comme les sommets élevés de la terre.

ISABELLE, s'avancant entre ses deux fils.

Jette les yeux ici-bas, reine des cieux, et que ta main réprime les mouvemens orgueilleux de mon cœur! Une mère peut aisément s'oublier, quand elle contemple l'éclat de ses enfans. Pour la première fois, depuis qu'ils sont nés, je goûte mon bonheur tout entier. Jusqu'à ce jour j'ai été contrainte de partager les douces jouissances de mon âme, et d'oublier que j'avais un fils, lorsque je jouissais de la présence de l'autre. Ah! j'avais bien le même amour de mère, mais c'étaient mes fils qui étaient toujours divisés. Dites, oserai-je, sans frémir, me livrer au doux empire de ce cœur enivré



















DON MANUEL.

Ce jeune homme si amical, dont les sentimens sont si tendres, est-ce bien ce frère haineux et détesté ?

(Encore un silence; chacun regarde l'autre avec abandon.)

DON CÉSAR.

Tu réclamais ces chevaux arabes, qui étaient en contestation dans l'héritage de mon père, et je les ai refusés aux chevaliers que tu avais envoyés.

DON MANUEL.

Conserve-les. Je n'ai plus souvenir de cela.

DON CÉSAR.

Non; prends les chevaux, prends aussi les chars de mon père; prends-les, je t'en conjure.

DON MANUEL.

J'y consens, si tu veux accepter ce château au bord de la mer, pour lequel nous combattimes si vivement.

DON CÉSAR.

Je n'en veux point. Je serai heureux de l'habiter fraternellement avec toi.

DON MANUEL.

Ainsi soit! Pourquoi partager les possessions quand les cœurs sont unis ?

DON CÉSAR.

Pourquoi vivre plus long-temps séparés, lorsque, étant unis, chacun se trouvera plus riche ?

DON MANUEL.

Nous ne sommes plus divisés, nous sommes unis.

(Il le presse dans ses bras.)









zèle, s'empresserait de faire parvenir jusqu'à moi les traits acérés de quelques discours emportés. Les paroles échappées sans réflexion à une colère rapide ne jettent point de racines; mais, recueillies par l'oreille de la méfiance, elles germent; et, se glissant comme une plante rampante, elles atteignent jusqu'au cœur, et l'enveloppent de leurs mille rameaux. C'est ainsi que les âmes les meilleures et les plus nobles sont entraînées dans d'incurables dissensions.

( Il embrasse son frère encore une fois et sort; le second chœur l'accompagne )

## DON MANUEL et le PREMIER CHOEUR.

LE CHOEUR.

Seigneur, je te regarde rempli de surprise, et j'ai peine aujourd'hui à te reconnaître. Par des paroles laconiques, à peine réponds-tu au langage d'amitié de ton frère qui, plein de bienveillance, vient à toi en toute franchise de cœur. Tu parais perdu dans tes pensées; semblable à un homme qui rêve, comme si ta personne seule était ici, pendant que ton âme en serait bien loin; qui te verrait ainsi, pourrait sans doute te reprocher cette froideur et ce maintien fier et sans amitié; mais moi je ne puis te taxer d'insensibilité, car je te vois porter tout autour de toi un regard heureux, et le sourire est sur tes lèvres.

DON MANUEL.

Que vous dirai-je? que répondre? Mon frère a pu trouver des paroles; un sentiment nouveau l'avait surpris et saisi, il sentait une ancienne



rapide du cheval, le vol du faucon ne t'attiraient plus : tu te dérobaï loin des yeux de tes compagnons, dès que le soleil avait quitté l'horizon, et aucun de nous qui t'accompagnons dans toutes les courses de guerre ou de chasse, ne suivait ta trace solitaire. Pourquoi, avec une méfiance discrète, as-tu voilé jusqu'à ce jour ton amoureux bonheur ? qui contraignait le fort à se cacher ainsi ? car la crainte était loin de ta grande âme.

## DON MANUEL.

Le bonheur a des ailes, et il est difficile de l'arrêter ; il doit être retenu en un trésor soigneusement fermé ; le silence lui a été donné pour gardien, et il s'envole aussitôt que la prompte indiscretion se risque à ouvrir la porte. Cependant aujourd'hui le temps est si proche, que j'ose, que je veux rompre un long silence ; car aux prochains rayons du matin elle sera à moi, et les démons envieux n'auront plus aucun pouvoir de me la ravir ; je ne serai plus contraint à me cacher pour me glisser vers elle ; je n'aurai plus à dérober les doux fruits de l'amour ; je n'aurai plus à saisir le bonheur à son rapide passage. Le lendemain ressemblera au jour heureux de la veille ; mon bonheur ne sera plus pareil à l'éclair qui brille un instant, puis disparaît tout à coup dans l'obscurité ; il sera comme le cours du ruisseau, comme le sable qui s'écoule sans cesse en mesurant les heures.

## LE CHOEUR.

Nomme-nous, seigneur, celle à qui tu dois ce bonheur mystérieux ; afin que nous célébrions ton sort





Heureux jours, momens précieux! Mon bonheur n'était point un larcin sacrilège, car son cœur n'était point enchaîné par d'éternels vœux, lorsqu'elle se donna à moi pour toujours.

LE CHOEUR.

Ainsi le cloître était seulement l'asile de sa tendre jeunesse, et non point le tombeau de sa vie.

DON MANUEL.

Un précieux dépôt avait été confié à la maison de Dieu, mais devait lui être repris.

LE CHOEUR.

De quel sang se glorifie-t-elle? car la noblesse ne se perpétue que par une noble tige.

DON MANUEL.

Son origine est un secret pour elle-même : elle ne connaît ni sa race, ni sa patrie.

LE CHOEUR.

Et aucun indice ne peut-il faire remonter à la source inconnue de son existence?

DON MANUEL.

Elle est d'un sang noble, ainsi le confesse le seul homme qui connaisse son origine.

LE CHOEUR.

Quel est cet homme? ne me cache rien, c'est seulement en sachant tout que je pourrai te donner d'utiles conseils.

DON MANUEL.

Un vieux serviteur venait de temps en temps, seul messager entre la fille et la mère.

























pénètre à travers les portes fermées ; il s'ouvre une route jusqu'à la tour de Danaé ; et le destin ne peut jamais perdre sa victime. Fût-elle enchaînée sur des rochers déserts , ou attachée aux colonnes d'Atlas qui soutiennent le ciel , un coursier ailé saura bien l'y atteindre.

Je n'ai plus à regarder en arrière : je ne regrette plus mon asile ; j'aime, et je me confie à l'amour. S'il y a quelque chose au-dessus du bonheur de l'amour, je consens à me contenter de mon partage ; et à ne point connaître d'autres plaisirs dans la vie.

Je ne connais pas, et je ne veux jamais connaître ceux qui se diraient les auteurs de mes jours, s'ils voulaient me séparer de toi, mon bien-aimé ; j'aime mieux être toujours une énigme pour moi-même. Je t'aime, je n'en veux pas savoir davantage. (*Elle écoute.*) Écoutons ; n'est-ce pas le son de sa voix chérie ? — Non, c'est l'écho du bruissement sourd de la mer qui se brise sur le rivage ; ce n'est pas mon bien-aimé. Ah ! malheureuse, malheureuse ! Qui peut t'arrêter ? Je me sens glacée d'effroi. Le soleil s'abaisse de plus en plus ; ce lieu semble devenir de plus en plus solitaire. De plus en plus mon cœur se serre. Qui peut le retenir ? (*Elle marche çà et là.*) Je n'ose porter mes pas hors de l'enceinte tranquille de ce jardin ; j'ai frissonné d'épouvante en essayant d'entrer dans l'église prochaine. Une force puissante s'emparant du plus profond de mon cœur semblait m'y attirer, quand a sonné l'heure d'aller s'agenouiller dans le saint lieu, et m'entraînait à me prosterner devant la sainte mère de Dieu ; je n'ai pu résister à ce pouvoir.

Si j'étais suivie par quelque espion? Le monde est plein d'ennemis; des pièges trompeurs sont tendus sur toutes les routes de la timide innocence. J'en ai fait déjà une cruelle épreuve le jour où, par une coupable imprudence, je m'avançai hors de l'enceinte du cloître parmi une foule étrangère : c'était pendant la pompe solennelle des funérailles du prince. Ah! que je payai cher ma témérité! Dieu seul m'a préservée. Ce jeune homme, cet étranger s'approcha de moi avec des yeux enflammés, avec un regard qui m'épouvanta, qui pénétra mon âme; il semblait lire jusqu'au fond de mon cœur : mon sein se glace à ce souvenir. Jamais, jamais je n'oserai m'avouer coupable à mon amant de cette faute qu'il ignore. (*Elle écoute.*) On parle dans le jardin! C'est lui, c'est mon ami, c'est lui-même! Cette fois, ce n'est pas une méprise ni une illusion. Il s'approche, il vient; volons dans ses bras, sur son cœur!

(Elle s'avance les bras ouverts vers le fond du jardin; don César vient à elle.)

## DON CÉSAR, BÉATRIX, LE CHOEUR.

BÉATRIX recule avec effroi.

Malheureuse! que vois-je?

(En cet instant, le chœur s'avance aussi.)

DON CÉSAR.

Charmante personne, ne craignez rien. (*Au chœur.*)  
L'aspect de vos armes a épouvané la beauté timide.  
— Retirez-vous et tenez-vous dans un respectueux éloignement. (*A Béatrix.*) Ne craignez rien; l'inno-





## BÉATRIX et LE CHOEUR.

## LE CHOEUR.

Salut , aimable souveraine. Tu obtiens le triomphe , tu obtiens la couronne ; tu perpétueras cette noble race. Je te salue , mère des héros de l'avenir.

Trois fois salut : sous d'heureux auspices, toi heureuse , tu entres dans une heureuse maison que les dieux favorisent, qu'illustre une couronne glorieuse , et où le sceptre d'or, par une succession non interrompue , passe des aïeux à leurs fils.

Ton aimable venue va réjouir les ancêtres révéérés, fiers et austères pénates de cette maison ; à ta rencontre, viendront pour te recevoir, la déesse de la jeunesse couronnée de fleurs éternelles, et la brillante victoire, cette divinité ailée que le tout-puissant Jupiter soutient dans sa main et qui déploie son vol au-dessus des triomphateurs. La couronne de la beauté n'est jamais sortie de cette famille : chaque princesse a transmis, à celle qui lui succédait, et la ceinture des Grâces et le voile de la modestie. Le sort favorise mes regards ; je vois la plus belle des fiancées, quand la mère brille encore de tout l'éclat de la beauté.

BÉATRIX, se réveillant de la terreur où elle était plongée.

Malheureuse ! en quelles mains le mauvais destin m'a livrée ! Il n'en est pas, dans toute la terre , qui ne fussent moins à craindre. Je comprends maintenant, quel frémissement, quelle mystérieuse horreur me rendait toujours tremblante , lorsqu'on me





























ISABELLE, DON MANUEL, DON CÉSAR ; DIÉGO  
se montre à la porte.

ISABELLE.

Que vois-je, mon digne serviteur est de retour !  
Approche, approche, fidèle Diégo ! où est mon en-  
fant ? Ils savent tout ! il n'y a plus de mystère. Où  
est-elle ? parle, ne diffère pas ; nos cœurs sont pré-  
parés à soutenir tant de joie. Viens. (*Elle va à sa  
rencontre vers la porte.*) Qu'est-ce ? comment ? tu  
hésites ? tu gardes le silence ? ton regard n'annonce  
rien d'heureux ! Que t'est-il arrivé ? Parle ! un fris-  
son me saisit. Où est-elle ? où est Béatrix !

(*Elle veut sortir.*)

DON MANUEL, à part, et avec surprise.

Béatrix !

DIÉGO, la retenant.

Demeure.

ISABELLE.

Où est-elle ? cette anxiété me tue.

DIÉGO.

Elle ne me suit pas. Je ne te ramène pas ta fille.

ISABELLE.

Qu'est-il arrivé ? Au nom de Dieu, parle !

DON CÉSAR.

Où est ma sœur, malheureux ? parle !

DIÉGO.

Elle est enlevée, emmenée par des corsaires. Ah !  
pourquoi mes yeux ont-ils vu ce jour ?





DON CÉSAR, après avoir réfléchi un moment.

Enlevée, dis-tu? S'il était si facile de l'enlever, elle a pu fuir aussi de son propre gré.

ISABELLE se lève.

C'est la violence! c'est un criminel enlèvement. Jamais ma fille n'aurait oublié son devoir au point de suivre volontairement un ravisseur! Don Manuel, don César, je devais aujourd'hui vous présenter une sœur, maintenant il faut que j'implore le secours de votre bras héroïque. Mes fils, déployez votre courage, vous ne pouvez souffrir patiemment que votre sœur soit la proie d'audacieux brigands. Prenez vos armes, équipez un navire, parcourez toute la côte. Poursuivez les pirates sur toutes les mers, ils ont dérobé votre sœur.

DON CÉSAR.

Adieu, je vole à leur poursuite et à la vengeance!

(Il sort.)

ISABELLE, DON MANUEL, DIÉGO.

(Don Manuel, se réveillant d'une distraction profonde se tourne d'un air inquiet vers Diégo.)

DON MANUEL.

Quand a-t-elle disparu? Réponds.

DIÉGO.

Depuis ce matin de bonne heure, on ne l'a plus revue.

DON MANUEL, à dona Isabelle.

Et ta fille s'appelle Béatrix?

TOM. V. Schiller.







DON CÉSAR revenant.

Arrête, don Manuel, je vais te suivre.

DON MANUEL.

Ne me suis pas, reste. Que personne ne me suive.

(Il sort.)

## ISABELLE, DON CÉSAR.

DON CÉSAR le suit d'un oeil étonné.

Qui peut troubler mon frère? Dis-le-moi, ma mère.

ISABELLE.

Je l'ignore comme toi. Je ne le reconnais plus.

DON CÉSAR.

Tu me vois revenir, ma mère, parce que, dans l'ardeur empressée de mon zèle, j'avais oublié de te demander les signes qui pourraient me faire reconnaître ma sœur. Comment aurais-je pu retrouver sa trace, sans savoir de quel lieu les brigands l'avaient enlevée? Nomme-moi le cloître où elle était cachée.

ISABELLE.

Il est consacré à sainte Cécile. Cette forêt qui s'étend au loin sur les pentes de l'Etna le couvre et semble en faire la retraite silencieuse des âmes saintes.

DON CÉSAR.

Prends bon courage; confie-toi à tes fils. Je te ramènerai ma sœur, dussé-je la chercher sur toutes les mers, sur la terre entière. Il est cependant, ma











## LA FIANCÉE

PREMIER CHOEUR.

Nous étions ici...

SECOND CHOEUR interrompant.

Non, ils y venaient...

DON MANUEL, au premier chœur.

Parle, toi!

PREMIER CHOEUR.

Nous venions ici, prince, apporter, comme tu nous l'avais ordonné, les parures nuptiales. Préparés à une fête, ainsi que tu le vois, et nullement pour un combat, nous suivions en paix notre route, sans aucune pensée hostile, et nous fiant à la trêve jurée; nous avons trouvé ceux-ci établis en ennemis dans ce lieu, et nous en interdisant l'entrée avec violence.

DON MANUEL.

Insensés! N'est-il donc pas un lieu assez sacré pour arrêter votre aveugle rage? Quoi! dans le séjour ignoré de l'innocence, votre haine vient troubler la paix? (*Au second chœur.*) Retire-toi, ta présence téméraire ne doit point se mêler aux mystères de ce lieu. (*Il s'arrête un moment.*) Retire-toi, ton maître l'ordonne par ma voix; nous n'avons maintenant qu'une âme et qu'une volonté, mes ordres sont les siens. Allons, va! (*Au premier chœur.*) Toi, demeure et garde l'entrée.

SECOND CHOEUR.

Que faire? les princes sont réconciliés, cela est certain; et, se jeter avec empressement dans les querelles ou les affaires des grands sans y être appelé, c'est chercher plus de dangers que de ré-









DON MANUEL.

Parle, explique-toi. Qui t'a jetée dans ce trouble ? Tu ne pouvais connaître de notre famille que les noms. Sais-je tous tes secrets ? Ne m'as-tu rien caché ? m'as-tu tout dit ?

BÉATRIX.

Quelle est ta pensée ? Comment ! que pourrais-je avoir à révéler ?

DON MANUEL.

Tu ne m'as rien dit de ta mère ; quelle est-elle ? La reconnaîtrais-tu, si je te la dépeignais, si je te la montrais ?

BÉATRIX.

Tu la connais ! tu la connais ! et tu me l'as caché ?

DON MANUEL.

Malheur à toi, malheur à moi, si je la connais !

BÉATRIX.

Ah ! son aspect est doux comme la lumière du ciel ; il me semble encore la voir ! Ce souvenir vit au plus profond de mon âme ; sa céleste figure est encore là devant mes yeux : je vois les boucles de sa chevelure d'ébène ombrager les nobles contours de son cou d'ivoire ; je vois l'éclat de ses grands yeux adoucis par la forme gracieuse de ses sourcils et de son front ; j'entends le son de sa voix sensible et pénétrante.

DON MANUEL.

Malheureuse, c'est elle que tu peins !

BÉATRIX.

Et c'est elle que je fuis ! devais-je l'abandonner le matin même du jour où elle devait à jamais me réunir à elle. Ah ! j'ai sacrifié pour toi, même ma mère !

DON MANUEL.

La princesse de Messine sera ta mère. Je vais te conduire vers elle; elle t'attend.

BÉATRIX.

Que dis-tu ? ta mère, celle de don César ? Tu veux me conduire à elle ? Jamais, jamais.

DON MANUEL.

Tu frémis ! Que signifie ce désespoir ? Ma mère peut-elle être une étrangère pour toi ?

BÉATRIX.

Terrible et malheureuse révélation ! Oh ! pourquoi ai-je pu voir ce jour ?

DON MANUEL.

Qui peut te jeter dans de telles angoisses, lorsque tu me connais, lorsque tu trouves un prince dans l'inconnu ?

BÉATRIX.

Ah ! que le ciel me rende cet inconnu ; et je serai heureuse avec lui dans un désert !

DON CÉSAR, derrière le théâtre.

Retirez-vous ! Quelle est cette foule rassemblée ici ?

BÉATRIX.

Dieu ! cette voix ! Où me cacher ?

DON MANUEL.

Tu connaîtrais cette voix ? Non, jamais tu ne l'as entendue ; tu ne peux la reconnaître.

BÉATRIX.

Fuyons ! viens, ne tardons pas.





## LA FIANCÉE

## PREMIER CHOEUR.

Au meurtre ! au meurtre ! Avancez , saisissez vos armes ; que le sang soit vengé par le sang.

(Ils tirent leurs épées.)

## SECOND CHOEUR.

Bonheur à nous ; cette longue lutte est terminée : Messine obéit maintenant à un seul maître.

## PREMIER CHOEUR.

Vengeance, vengeance ! que le meurtrier tombe, qu'il tombe en expiation de son crime.

## SECOND CHOEUR.

Seigneur, ne crains rien, nous te restons fidèles.

DON CÉSAR, s'avance entre eux avec autorité.

Retirez-vous, j'ai tué mon ennemi, celui qui trompait mon cœur sincère et confiant, qui m'offrait l'amitié fraternelle comme un piège. Cette action paraît terrible et affreuse, cependant c'est le juste Ciel qui a jugé.

## PREMIER CHOEUR.

Malheur à toi, Messine ! malheur, malheur, malheur ! un forfait horrible s'est accompli dans tes murs. Malheur à tes enfans et à leurs mères, à tes vieillards et à tes jeunes hommes ! malheur à ceux qui ne sont pas encore nés !

## DON CÉSAR.

La plainte vient trop tard ; votre secours est nécessaire ici. (*Il montre Béatrix.*) Rappelez-la à la vie, éloignez-la promptement de ce lieu de mort et





n'entend plus rien ; les chants joyeux ne le réveillent pas, car le sommeil de la mort est profond.

TOUT LE CHOEUR.

Il est triste et profond le sommeil de la mort ; il ne sera point réveillé par la voix de sa fiancée ; il n'entendra plus le son éclatant de la trompe. Immobile et insensible, il est gisant sur la terre.

UN TROISIÈME.

Où sont les espérances, où sont les projets que construit l'homme périssable ? Aujourd'hui vous vous embrassiez comme frères, vous étiez unis de cœur et de bouche, ce soleil, qui maintenant s'abaisse, éclairait votre amitié ; et maintenant tu es couché sur la poussière, frappé de la main meurtrière de ton frère, le sein percé d'une horrible blessure. Où sont les espérances, où sont les projets que l'homme, ce fils de l'heure fugitive, a bâtis sur d'infidèles fondemens ?

LE CHOEUR.

Je veux te rapporter à ta mère. Quel triste fardeau ! Abattons avec la hache meurtrière les branches de ce cyprès pour en former un brancard ; jamais rien de vivant ne doit être produit par l'arbre qui aura porté les fruits de la mort, jamais il ne doit croître, jamais ils ne doit prêter son ombre au voyageur ; tout ce qui a été nourri par le sol du meurtre doit être dévoué au service de la mort.

LE PREMIER.

Malheur au meurtrier, malheur à celui que sa









DIÉGO.

Où, réjouis-toi de ton ouvrage. Par une douce habileté, par la tendresse de l'âme, tu as su faire ce qu'avec toute la force de son autorité, leur père n'avait pu faire; c'est ta gloire; cependant il en faut louer aussi le bonheur de ta destinée.

ISABELLE.

J'y ai été pour beaucoup, le destin pour beaucoup aussi. Ce n'était pas peu de chose que de cacher un tel secret durant tant d'années, de le dérober au plus méfiant des hommes. Il fallait aussi contenir en mon cœur, la force du sang qui, comme une flamme prisonnière, s'efforçait pour paraître d'échapper à la contrainte.

DIÉGO.

Un dénouement aussi heureux est le gage d'un long bonheur.

ISABELLE.

Je ne veux point me louer de mon étoile avant d'avoir vu la fin de l'événement. L'enlèvement de ma fille me rappelle et m'avertit que mon mauvais génie ne sommeille pas encore. Diégo, tu vas me blâmer ou m'applaudir, mais je ne veux rien cacher à ta fidélité; je n'ai pu supporter d'être ici dans un oisif repos, à attendre le sort, tandis que mes fils recherchaient avec empressement la trace de leur sœur; j'ai voulu agir aussi : où l'art humain ne peut rien, souvent le Ciel se manifeste.

DIÉGO.

Apprends-moi ce que j'en dois savoir.







































mort à mon fils bien-aimé. Viens, ma fille ! notre présence est de trop ici. J'abandonne cette maison aux esprits de vengeance : un crime m'y avait amenée, j'en suis chassée par un crime ; j'y suis entrée par la violence, je l'ai habitée dans la crainte, et j'en sors avec le désespoir. J'ai beaucoup souffert, et sans être coupable ; mais les oracles ont eu raison, et les dieux sont satisfaits !

(Elle sort. Diégo la suit.)

## BÉATRIX, DON CÉSAR, LE CHOEUR.

DON CÉSAR retenant Béatrix.

Demeure, ma sœur ; ne m'abandonne pas. Que ma mère me maudisse ; que ce sang crie contre moi et m'accuse devant le ciel ; que tout le monde me condamne : mais, toi, ne me maudis pas ; de toi je ne pourrais le supporter. (*Beatrix jette un regard vers le corps de don Manuel.*) Ce n'est pas ton amant que j'ai tué ; c'est ton frère, c'est le mien que j'ai assassiné. Celui qui n'est plus ne te tient pas de plus près que celui qui est vivant ; et je suis plus digne de pitié que lui ; il était innocent, et je suis criminel. (*Béatrix fond en pleurs.*) Oui, pleure ton frère ; je le pleurerai avec toi : je ferai plus, je le vengerai. Mais ce n'est pas ton amant que tu pleures ? Je ne souffrirais pas qu'il obtint une telle préférence. Laisse-moi jouir d'une seule, d'une dernière consolation ; laisse-moi la puiser dans l'abîme profond de nos douleurs : c'est qu'il n'est pas plus pour toi que je ne suis. La révélation







## DON CÉSAR, LE CHOEUR.

DON CÉSAR avec une contenance plus assurée.

Je viens ici, pour la dernière fois, user du droit de commander. Ces restes précieux seront portés au tombeau, car c'est là le dernier domaine de ceux qui ne sont plus. Écoutez mes tristes volontés, et conformez-vous exactement à ce que je vous aurai ordonné. Vous avez le souvenir encore récent du triste devoir dont vous vous êtes acquittés, il n'y a pas long-temps, lorsque vous avez accompagné au tombeau le corps de votre prince. Le glas de la mort retentit encore dans ces murs, et un cadavre suivra de si près un autre cadavre dans le caveau, que les flambeaux funéraires pourront s'allumer aux autres flambeaux funéraires ; que les deux cortéges lugubres pourront se rencontrer sur les marches souterraines. Ordonnez une solennité funèbre dans l'église de ce palais, qui renferme la cendre de mon père ; qu'on tienne les portes fermées, et que tout se fasse, mais en silence, comme cela a été déjà fait.

LE CHOEUR.

Les préparatifs seront promptement achevés, seigneur ; car le catafalque, reste de cette triste cérémonie, est encore debout : aucune main n'avait touché à cet appareil funèbre.

DON CÉSAR.

Ce n'était pas un heureux signe que l'entrée du sépulcre demeurât ouverte dans la demeure des





DON CÉSAR.

Et toi, songe à remplir ton silence tes devoirs de serviteur. Laisse-moi obéir à l'esprit terrible qui me domine; les créatures heureuses ne peuvent pas lire dans mon âme. Si tu n'honores et ne crains pas en moi ton souverain, crains du moins le criminel que poursuit la plus affreuse malédiction; honore du moins le malheureux dont la tête est sacrée même pour les dieux. Celui qui éprouve ce que je souffre dans le cœur n'a plus aucun compte à rendre sur la terre.

## DONA ISABELLE, DON CÉSAR, LE CHOEUR.

ISABELLE. Elle entre d'un pas tremblant et jette un regard irrésolu sur don César; enfin elle s'approche de lui, et lui parle d'un ton assuré.

Mes yeux ne devaient plus te voir : ainsi je me l'étais promis dans ma douleur. Mais elles sont variables et fugitives, les résolutions qu'une mère égarée par le désespoir a pu prendre contre la voix de la nature. Mon fils, une triste nouvelle m'a tirée de la solitude et de l'affliction; dois-je le croire? Est-il vrai qu'un même jour doit me ravir mes deux fils?

LE CHOEUR.

Tu le vois fermement résolu à franchir d'un pas assuré les portes de la mort. C'est à toi à éprouver maintenant la force du sang et le pouvoir des touchantes prières d'une mère : mes paroles ont été superflues.

ISABELLE.

Je retire les imprécations que dans l'égarement











veux que la lumière du soleil me devienne plus précieuse au moment où je pars pour la nuit éternelle! Je la vois là devant moi comme l'ange gracieux de la vie; elle me semble environnée de toutes les fleurs, elle répand avec profusion une corbeille de fruits dorés qui exhalent les parfums de la terre: mon cœur s'épanouit aux rayons brûlans du soleil; et, dans mon sein déjà mort, l'espérance se réveille avec l'amour de la vie.

ISABELLE.

Conjure-le de ne pas nous dérober notre seul appui; il ne peut écouter que toi, ou personne.

BÉATRIX.

La mort de celui qui était aimé exige une victime. Elle doit être offerte, ma mère; mais laissez-moi être cette victime. Je fus destinée à la mort, même avant d'avoir vu le jour. La malédiction qui poursuit cette maison me réclame; et la vie dont j'ai vécu est un larcin fait au ciel: c'est moi qui suis son meurtrier, c'est moi qui ai réveillé vos discordes assoupies, c'est à moi qu'il appartient d'apaiser ses mânes.

LE CHOEUR.

O malheureuse mère! tes enfans se pressent à l'envi vers la mort, et te laissent seule, délaissée, dans une solitude sans consolations, dans une vie sans affections.

BÉATRIX.

Toi, mon frère, conserve ta tête chérie! vis pour ta mère, elle a besoin de son fils! Aujourd'hui, pour



